



Portrait de Mathilde Alais

Journaliste culture et adoptée internationale, un parcours exceptionnel et un combat touchant

Publié par Liam GUIGUES - 29/11/2023

À l'occasion du mois des adoptés, la journaliste culturelle Mathilde Alais s'est confiée à ILA magazine sur son parcours d'enfant adopté. Elle y a évoqué les principales difficultés auxquelles elle a été confrontée, ainsi que la difficulté à entreprendre des recherches sur ses origines.



- Quels sont vos motifs pour évoquer le sujet de l'adoption ?

Je suis une enfant née en Bulgarie. J'ai été adoptée à l'âge d'un an et demi par des parents français. Actuellement, j'embrasse la carrière de journaliste culture. Concernant l'adoption, je voulais briser l'omerta par rapport aux réelles difficultés qu'un enfant adopté est confronté tout au long de sa vie. Cela peut être tant au niveau émotionnel, dans notre rapport par rapport à l'autre, ou encore les violences et le degré de toxicité que peut avoir l'entourage. Au niveau de la société, nous pouvons constater la faille d'un système. Nous observons qu'il y a un manque cruel de suivi des adoptés.

Mais je tiens à dire que si je témoigne, ce n'est pas que pour moi. Cela va au-delà de ma propre personne. Nous sommes nombreux, et je mesure que certaines personnes ne peuvent pas s'exprimer. Or, les personnes adoptées sont les plus à même à expliquer les violences qu'elles ont vécues. Pour certains, cela peut être la blessure encore présente en eux suite à leur abandon de naissance. Pour d'autres, leur souffrance provient du déracinement qu'ils ont eu avec leur culture d'origine. Je pense que l'idéal serait de sensibiliser les parents sur l'ensemble de ces thématiques.



- **Nous remarquons qu'il n'y a pas beaucoup d'enfants lors de commissions de travail sur le sujet, alors que cela les concerne directement. Qu'en pensez-vous ?**

Nous avons un rôle à jouer. Nous sommes les mieux placés pour savoir de quoi on a besoin. Par exemple, je pense au fait qu'il devrait y avoir une structure, comme une maison, où l'on pourrait bénéficier d'une aide psychologique et émotionnelle. Aussi, la recherche des origines est très difficile à entreprendre seul. Je pense qu'il devrait exister des services pour nous aider dans nos recherches.

« Quand on parle d'origines, il est important de rappeler que ce n'est pas qu'une séparation avec notre famille biologique, mais aussi avec notre pays de naissance. »

- **Pouvez-vous relater votre vision sur l'adoption ?**

D'abord, il faut resituer le contexte et avoir une vision d'ensemble. Il y a une baisse accrue des enfants adoptés à l'international. Avant, près de 1000 enfants étaient confiés en France. En 2023, je crois qu'on en est à 232 adoptions internationales.

Ensuite, le phénomène de l'adoption internationale fait l'objet d'un encadrement législatif au niveau international. Il existe une Convention de la Haye du 29 mai 1993 qui pose des principes directeurs pour encadrer l'adoption.

Dans les faits, le phénomène de l'adoption à l'international a déraciné bon nombre d'enfants de leurs origines. Quand on parle d'origines, il est important de rappeler que ce n'est pas qu'une séparation avec notre famille biologique, mais aussi avec notre pays de naissance. Une fois que l'enfant est adopté, celui-ci peut être confronté à un contexte social et économique difficile. Certains nous rappellent que nous venons d'ailleurs. Cela se traduit par le racisme que nous pouvons subir, cela dès notre plus jeune âge.

- **D'après vous, quelles devraient être les mesures que les pouvoirs publics devraient mettre en place ?**

L'encadrement de l'adoption doit être renforcé. Il existe déjà de bonnes choses, mais nous pouvons faire mieux. Les idées d'amélioration sont nombreuses : par exemple, il faudrait nous aider à rechercher nos parents biologiques si nous le souhaitons ; avoir accès à nos informations



essentielles, même si nous sommes nés sous X ; pourquoi pas mettre en place une maison des origines ? disposer d'un service qui nous traduirait nos papiers essentiels, etc.

Mais si certaines choses peuvent déjà être menées par les adoptés eux-mêmes, trouver des informations se révèle encore plus difficile, lorsqu'on est né sous X, car notre maman a refusé de donner son identité. Là se pose la question financière. C'est un problème, car cela coûte de l'argent. Or, tout le monde ne peut pas recourir à ces services. Par exemple, nous devons payer nos voyages pour retourner sur nos lieux de naissance, recourir à des détectives. À titre personnel, j'ai eu recours à un détective privé, et il m'a dit que cela serait difficile pour moi de retrouver mes parents. Ce sont des questions internationales. Dans mon pays d'origine, la recherche des parents biologiques est interdite.

« Si certaines choses peuvent déjà être menées par les adoptés eux-mêmes, trouver des informations se révèle encore plus difficile, lorsqu'on est né sous X. »

Certains adoptés témoignent du fait que c'est mieux si l'adoption est faite au niveau national. Cela éviterait le phénomène de déculturation. Je crois que l'on assiste déjà à une prise de conscience des États, car ils limitent le phénomène. Aussi, cela contribuerait à diminuer les dérives liées au trafic d'enfant. Il existe des cas de kidnapping par exemple.

Parfois, il peut y avoir le poids que nous fait porter notre pays d'accueil. Parce qu'on est adopté, on doit réussir socialement. On nous dit parfois que, parce qu'on a été « sauvé », on ne devrait pas nous plaindre. Certes, nous bénéficions d'une éducation, je le reconnais. Mais quel en est le prix si c'est pour subir du racisme ?

- Pourquoi la recherche des origines apparaît essentielle pour certains adoptés ?

La recherche des origines est nécessaire pour certaines personnes. Les adoptés portent en eux une quête de leur propre personne. Lorsqu'on sait d'où l'on vient, il est plus facile de savoir où l'on va. Notre début de vie a été chaotique et nous manquons de réponses dessus. Une solution pour aller mieux serait de comprendre, et donc connaître nos histoires. Tout est corrélé. D'où le fait que le mal-être lié à l'adoption peut être fréquent. Surtout, il faut comprendre que chercher à connaître son histoire, c'est s'exposer au fait d'entendre des choses difficiles. Par exemple, le fait d'apprendre que l'on est issu d'un viol. Il faut être prêt à entendre des histoires désastreuses nous concernant.